

JEAN BROLLY: LA COLLECTION COMME AVENTURE HUMAINE

Jean Brolly naît en 1941 à Strasbourg, où il vit jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Très tôt, il fréquente avec assiduité le marché aux puces de la ville et réunit auprès de lui œuvres et objets. Il s'établit à Paris pour des raisons professionnelles. Là, il fréquente régulièrement les musées et les galeries, et aime rencontrer les artistes lors des vernissages. Sa collection est désormais engagée de façon significative dans l'art contemporain. Il figure parmi les premiers collectionneurs d'artistes tels que Niele Toroni, Claude Rutault, Yan Pei-Ming, Thomas Hirschhorn... Attaché à sa région d'origine, il consent, en 1998, un très important dépôt auprès du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg à peine sorti de terre : plus de quarante œuvres majeures (Boltanski, Buren, Lavier, Morellet, Rutault, Toroni...) sont ainsi présentées au MAMCS. En 2002, il ouvre une galerie d'art, non seulement pour défendre les artistes qu'il connaît depuis des années, mais aussi pour promouvoir de jeunes plasticiens. En 2016, c'est le collectionneur qui est invité à choisir dans sa collection un ensemble d'œuvres pour le projet «L'Œil du collectionneur» – il propose à cette occasion un regard sur la peinture figurative française.



Propos recueillis par
ESTELLE PIETRZYK



1 Jean Brolly au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg en 2017.
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

Quand et avec quelles œuvres avez-vous commencé à collectionner ?

Je me plais à faire remonter le début de ce qui deviendra bien plus tard une collection au cadeau que me fit l'un de mes oncles pour ma communion solennelle en 1954. C'était une *Adoration des Rois mages* du peintre Yves Milin qui était un ami de mon oncle. Il s'agissait d'un petit panneau d'isorel que j'ai conservé jusqu'à ce jour. Quant à mon premier achat à un artiste, ce fut, vers 1960, un paysage de Luc Grün¹, lequel m'avait été présenté par un ami de lycée. Voici donc les amorces de l'aventure qui se poursuit aujourd'hui encore, soit un peu plus de soixante ans à collectionner, en partant des arts populaires alsaciens pour arriver à la création contemporaine.

En effet, vous avez confié ceci :

«J'ai été un animal-collectionneur depuis mes années de lycée².» Comment, concrètement, cela se manifestait-il ?

Cela relève de ma nature profonde que de ne rien jeter et de tout garder. Au départ, cette démarche ne s'appliquait pas spécialement à l'art : je conservais aussi beaucoup d'objets, des verreries, des timbres-poste... Par la suite, je me suis mis à ne retenir que des objets impliquant une intention artistique à proprement parler – et c'est ainsi que je me suis restreint à collectionner plus précisément la peinture et la sculpture.

Est-ce une démarche qui relève uniquement du « coup de cœur » ou d'autres paramètres entrent-ils en ligne de compte ?

Pour commencer, il faut que l'œil remarque et signale une chose inédite qui fait irruption dans ce qu'il connaît et qu'il s'y attarde. Si l'on aime ce que l'on vient de découvrir, on peut parler d'un « coup de cœur », indéniablement. Puis, si la chose nouvelle et aimée résiste à un examen de ses qualités artistiques, on peut parler d'amour et, éventuellement, d'engagement.

Quelles sont les grandes lignes de votre collection ?

Ma collection s'est constituée au fur et à mesure, non pas d'une manière méthodique, encyclopédique, mais plutôt comme une cueillette tout au long de mon cheminement dans le monde de l'art. Alors que l'artiste doit défendre avec constance sa vérité, le collectionneur peut apprécier des démarches différentes, voire opposées. Ma collection inclut – j'en ai bien conscience – des pratiques artistiques diverses, allant de l'abstraction pure et dure à l'exubérance figurative. Ces facettes forment un ensemble qui s'est bâti au fil de rencontres qui furent décisives pour moi – elles sont mon portrait.

Si vous deviez évoquer votre collection en quelques mots, quels seraient-ils ?

« Et plus bas, et plus haut ». Ces mots du pasteur Oberlin³ sont devenus ma devise. Et, si je devais ajouter une troisième formule, ce serait « sans fin ».

« Sans fin », est-ce à dire que vous n'envisagez pas un instant d'interrompre cette démarche ? La collection serait-elle pour vous une sorte de moteur ?

« Sans fin » signifie que je ne mets pas de frein à mon aventure et que je souhaite que ma curiosité reste en alerte. C'est elle qui aiguillonne ma quête, la collection n'étant que la résultante de cette dernière.

Comment vos choix s'opèrent-ils ?

Je décide toujours assez rapidement. D'abord, par nécessité lorsque j'exerçais une activité professionnelle intense qui me laissait peu de temps libre, mais aussi par nature, faisant confiance à mon jugement et ne dramatisant pas les erreurs d'appréciation – c'est-à-dire ne cultivant pas le regret.

[Un retour d'œuvres survient au moment de l'entretien. L'une d'elles est déballée : il s'agit d'une œuvre sur calque de Niele Toroni. Jean Brolly la regarde avec émotion car c'est un cadeau de l'artiste, en témoignage de leur amitié qui dure désormais depuis près de quarante ans.]

Je dois avouer que j'aime, dès lors que la démarche artistique est validée, développer une relation cordiale avec l'artiste. Jean Claus et moi étions dans la même classe de 6^e au lycée Fustel de Coulanges et, déjà à cette époque, j'admirais sa facilité à dessiner dans les marges de ses cahiers – voilà donc soixante ans que je connais ses peintures. Daniel Schlier, quant à lui, par sa relecture des grands maîtres rhénans, entretient mon lien et ma nostal-

gie pour le sol qui m'a vu naître. Enfin, je reste attentif aux jeunes artistes, en général, et à Mathieu Cherkit et Benjamin Swaim en particulier, et leur apporte mon soutien sur la longue route vers la reconnaissance de leur talent.

Vous êtes-vous parfois séparé d'une œuvre ? Pour quelles raisons ?

Oui, j'ai dû me séparer de certaines œuvres dans des cas d'urgence où la vie m'a parfois mené.

Quelle(s) œuvre(s) du MAMCS auriez-vous rêvé d'intégrer dans votre collection ? Si vous deviez ajouter une œuvre qui vous semble manquer à la collection du MAMCS, quelle serait-elle ?

Si je pouvais emporter une œuvre du MAMCS, ce serait sûrement la *Trousse du naufragé* de Jean Arp. Devant elle, j'éprouve un profond sentiment de précarité, de tragique et, en même temps, une admiration éblouie que ces rebuts, ces bois mutilés par l'eau, poussant l'art à la limite de l'acceptable, abordent les rives du sublime. Si je devais en ajouter une à la collection du musée, le problème serait beaucoup plus ardu car le champ est très vaste. Ce serait peut-être une peinture de Georg Baselitz pour accompagner celles de la collection (voilà une réponse qui dévoile mon goût pour les ensembles !) ou peut-être un tableau de Neo Rauch (trahissant mon goût pour la chronologie).



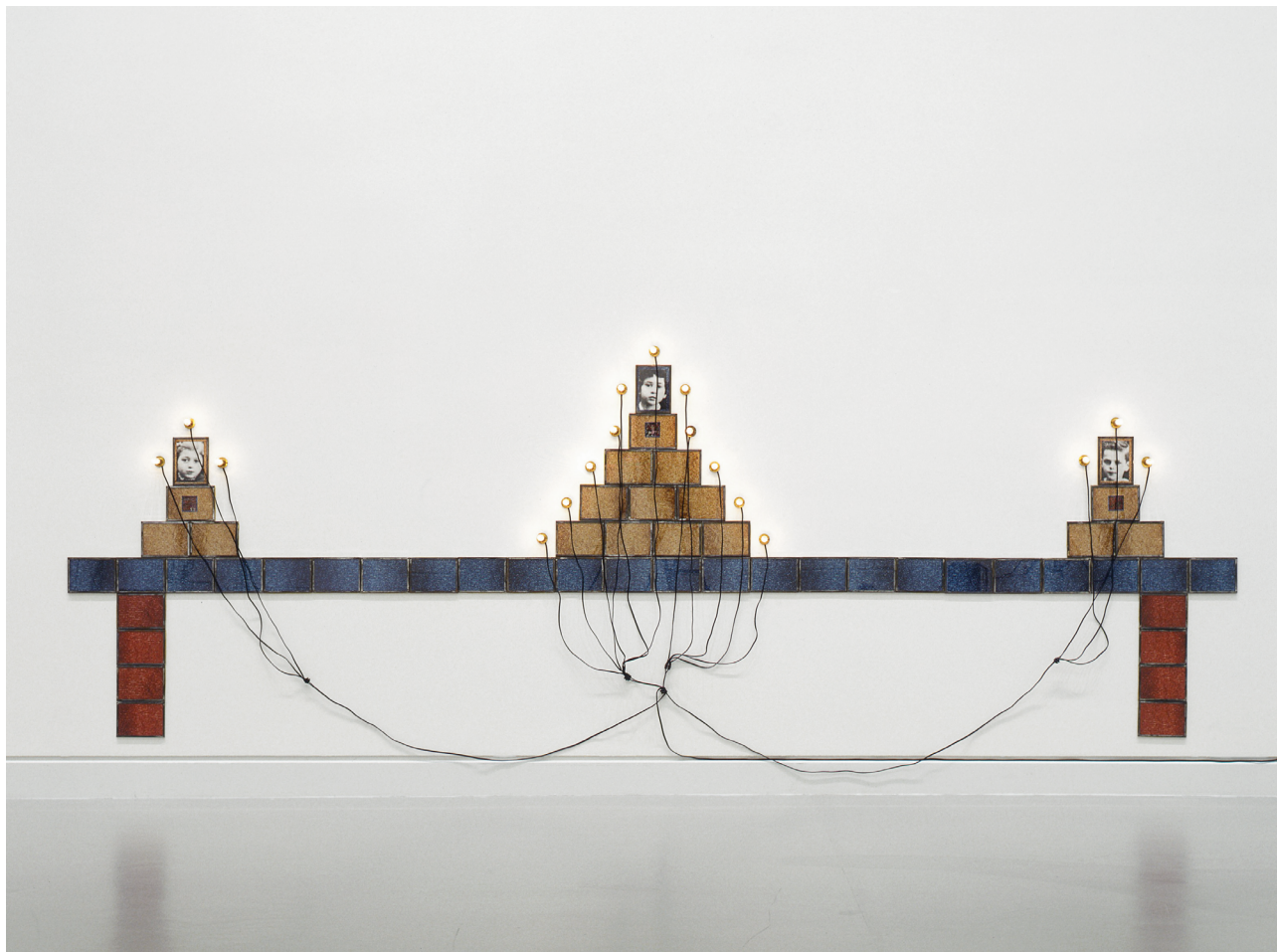
2 Jean-Hans Arp, *La Trousse du naufragé*, 1920-1921, assemblage de six morceaux de bois montés sur une planche de bois, 19x32x4cm, musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg. © Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

Aujourd'hui, vous concevez des expositions avec les artistes de votre galerie. Le rapport physique à l'œuvre (que vous manipulez, accrochez, décrochez...) est-il un lien qui vous unit à l'art depuis le début de votre collection ?

Oui, bien évidemment, il y a un vrai plaisir à manipuler les peintures ou les sculptures, à éprouver leur taille et leur poids. Mon plus grand rêve ne serait-il pas de tenir quelques instants *La Joconde* dans mes mains ?

Vivez-vous avec vos œuvres au quotidien ?

À vrai dire, il y a très peu d'œuvres sur les murs de notre appartement. Il s'agit principalement de tableaux ayant



3 Christian Boltanski, «Monument I», 1986, installation avec de la lumière Assemblage de photographies sous verre et de lampes électriques, 160x492 cm, musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg.
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

des liens avec notre vie privée, telles ces petites peintures – six en tout – données chaque année par l'artiste coréen Hyong-Keun Yun à notre fille à l'occasion de son anniversaire. Mon grand plaisir, c'est de voir que des œuvres que j'ai choisies, pour des raisons toutes personnelles, il y a parfois des années, suscitent aujourd'hui l'intérêt d'institutions, de musées, qui en demandent le prêt. J'accepte de les prêter la plupart du temps car je suis ravi qu'elles puissent être vues par le plus grand nombre. Acquérir représente le premier acte d'engagement envers un artiste. Dans mon cas, c'est un moment solitaire : je ne prends les conseils de personne, c'est mon regard qui motive l'achat. Diffuser une œuvre à laquelle on croit par le biais d'une exposition constitue non seulement un témoignage de soutien à l'égard de son auteur, mais aussi un moment de partage. Aussi n'ai-je aucune appréhension particulière quant à l'exposition de mes œuvres au musée, car je sais qu'elles y sont à leur avantage – en outre, cette démarche fait partie d'un projet de transmission de l'art auquel je tiens⁴.

1 Peintre originaire de Sarreguemines qui vit et travaille à Riquewihr.

2 Voir Anne Martin-Fugier, *Galeristes. Entretiens*, Paris, Actes Sud, 2010, p. 157.

3 Engagé dans l'éducation populaire et la pédagogie, Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) fut parfois considéré comme le « pasteur des Lumières », tant pour lui l'élévation spirituelle ne pouvait aller de pair qu'avec l'accomplissement quotidien de réalisations porteuses de progrès social, NDLR.

4 Propos recueillis par Estelle Pietrzyk le 6 octobre 2016 à Paris, complétés par des échanges épistolaires.